

## LA WISSENSCHAFT DES JUDENTUMS EN FRANCE

GEORGES VAJDA  
in memoriam

Dans l'étude des transferts culturels<sup>1</sup> entre la France et l'Allemagne, les juifs et le judaïsme sont un élément à ne pas négliger, ne serait-ce que parce que maints juifs allemands en seront les médiateurs. Deux intérêts s'imposent clairement : la disparité des situations sociales, politiques et religieuses est évidente ; contraposée, elle assure à chacune un relief qui manque souvent aux présentations synthétiques de l'histoire du judaïsme en Europe<sup>2</sup>. De plus, il est utile de pouvoir suivre le degré de pénétration de la culture hébraïque et juive au sein des élites intellectuelles des deux pays.

Ces pages veulent être une contribution à la question suivante : la *Wissenschaft des Judentums*<sup>3</sup> fut-elle reçue en France ? Si oui, comment ? si non pourquoi ? Cette étude est un exemple des échanges et des résistances entre deux pays, réunis en une communauté scientifique. Après avoir présenté les conditions de possibilité de la *Wissenschaft des Judentums* (I), on détaillera son programme (II). Trois cas de

---

1. RCP 845 du C.N.R.S. Cf. parmi les publications récentes : Jean FERRARI, « L'œuvre de Kant en France dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Études philosophiques*, 1981, p. 399-411 ; Bernard RAYMOND, « Comment les francophones ont-ils lu et compris Schleiermacher avant 1914 », in *Schleiermacher, Archivio di Filosofia*, 1-3, 1984, p. 465-497, et du même auteur, *Théologien ou prophète : les francophones et Karl Barth avant 1945*, Lausanne, 1985 ; Michaël POLLACK, *Max Weber en France. L'itinéraire d'une œuvre*, Paris, 1986 (*Les cahiers de l'I.H.T.P.*, n° 3).

2. La meilleure reste celle de Jacob KATZ, *Hors du ghetto. L'émancipation des juifs en Europe (1770-1870)*, 1973, trad. de l'américain par Jean-François SÉNÉ, préf. de Pierre VIDAL-NAQUET, Paris, Hachette (« La force des idées »), 1984.

3. Nous la désignons aussi par *WdJ* dans la suite de l'article.

dialogue en cette matière (III) permettront de tirer les conclusions à la lumière de ce que nous savons d'autres disciplines<sup>4</sup>.

Les auteurs ont déjà fait sentir le complexe réseau d'influences qui présida à la naissance de la *WdJ*<sup>5</sup>. Nous en relevons trois, bien propres à la culture allemande : une théorie de la Science, et son vecteur l'université allemande, une pratique de la philologie ainsi que le néo-humanisme y afférent, et enfin une utopie, l'encyclopédie.

Après le kantisme, ayant fonctionné comme levain de la génération de la *Haskala* (*Aufklärung* juive), l'idéalisme allemand fut l'initiation intellectuelle de la première cohorte d'universitaires juifs ainsi que le cadre politique de leur émancipation<sup>6</sup>. Il enseigne, entre autre, la connexion entre l'idée de Science et celle de Totalité. Fichte est le plus explicite sur ce point : « Une science doit être une, un tout [...] elle est systématique, [...] ses parties ont leur cohésion dans un principe unique »<sup>7</sup> si bien que « discuter un concept scientifiquement [c']est repérer sa position dans le système des sciences humaines. » On sait que ce présupposé métaphysique marqua la renaissance des universités allemandes et son « impératif de la recherche ». L'université où vont étudier les jeunes savants juifs incarne un projet de systématique

4. Cf. notamment : Pierre JUDET DE LA COMBE, « Champs universitaires et études homériques en France au 19<sup>e</sup> siècle », Pierre PETITMENGIN, « Deux têtes de pont de la philologie allemande en France : le *Thesaurus linguae graecae* et la "Bibliothèque des auteurs grecs" (1830-1867) », Heinz WISMANN, « *Modus interpretandi*. Analyse comparée des études platoniciennes en France et en Allemagne au 19<sup>e</sup> siècle », in Mayotte BOLLACK, H. WISMANN, Hg., *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*, Göttingen, 1983, Bd II, et l'éblouissant article de Jean BOLLACK, « M. de Wilamowitz-Moellendorf en France. Sur les limites de l'implantation d'une science », in Hellmut FLASHAR et al., Hg., *Wilamowitz nach 50 Jahren*, Darmstadt, 1985, p. 468-512.

5. Siegfried UCKO, « Geistesgeschichtliche Grundlagen der Wissenschaft des Judentums », *Zeitschrift für Geschichte der Juden in Deutschland (ZGJD)*, 1934, repris in *Wissenschaft des Judentums im deutschen Sprachbereich*, Tübingen, 1967, I, p. 315-353. Max WIENER, « The Ideology of the Founders of Jewish Scientific Research », *Yivo Annual of Jewish Social Science*, 1950, p. 184-196. Luitpold WALLACH, *Liberty and Letters. The Thoughts of Leopold Zunz*, Londres, 1959.

6. Ismar SCHORSCH, « The Religious Parameters of Wissenschaft. Jewish Academics at Prussian University », *Leo Boeck Institute Yearbook (LBIY)*, 1980, p. 3-19. Herman LÜBBE, « Deutscher Idealismus als Philosophie preussischer Kulturpolitik », in Otto PÖGGELER, Hg., *Kunsterfahrung und Kulturpolitik in Berlin Hegels*, Bonn, 1983, p. 3-27. Catherine DEVULDER, *L'Histoire en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle : méthode et pensée historiques chez Leopold von Ranke, Johann Gustav Droysen et Karl Lamprecht*, Thèse d'État, Strasbourg II, 1987, et son article, « Histoire allemande et totalité : L. von Ranke, J. G. Droysen, K. Lamprecht », *Revue de synthèse*, CVIII, 2, 1987, p. 177-197.

7. Johann Gottlieb FICHTE, *Essais philosophiques choisis (1794-1795)*. Sur le concept de la doctrine de la science ou de ce qu'on appelle philosophie, trad. de l'allemand par Luc FERRY et Alain RENAUT, Préf. Alexis PHILONENKO, Paris, Vrin (« Bibliothèque des textes philosophiques »), 1984, p. 31, 49. C. DEVULDER, thèse citée *supra* n. 6, t. I, p. 208-214.

rationnelle. La *Wissenschaft* est bien autre chose qu'une simple discipline : chez Schelling, elle fonde l'éternité « au sein même du temps », chez Fichte, comme chez Hegel, elle est systématisation des sciences particulières, la totalisation systématique des connaissances. L'endroit où se constitue cette science est l'université : son rôle est de présenter la totalité de la connaissance et de « faire apparaître les principes en même temps que le fondement de tout savoir pour faire naître l'aptitude à pénétrer chacun de ses domaines »<sup>8</sup>. Ses travaux, continue Schleiermacher, « mettent surtout l'accent sur les éléments qui présentent l'idée de toute façon parfaitement intelligible et qui font mieux apparaître le territoire qu'elle embrasse et le lien intérieur qui est le sien »<sup>9</sup>. Cinquante ans plus tard, Abraham Geiger, inspirateur du *Breslauer Seminar*, premier directeur de la *Hochschule*, écrira à Theodor Nöldeke :

« Nous sommes d'accord sur l'essence de la science ; elle est le produit du développement spirituel total de l'humanité qui cherche toujours à se libérer des influences temporelles et nationales particulières en tant que caractères unilatéraux [...] la science juive est le *Begreifen* de toutes les expressions humaines intellectuelles du judaïsme »<sup>10</sup>.

Cette citation montre l'apport hégélien à la constitution de la science du judaïsme. On n'y insistera pas, tant il est connu. La *Wissenschaft*, et la scientification de l'objet qui s'y attache, apparaît déjà comme un autre nom du messianisme.

Outre son inscription dans la perspective philosophique de l'idéalisme allemand, l'un des caractères les plus remarquables de la *WdJ* est sa naissance quasi jumelle avec la philologie, dans sa pratique allemande, « la science la plus pure de chaque talent »<sup>11</sup>, celle-là même qui pour Wilhelm von Humboldt « place Homère à l'égal de la Bible », celle-là même qui promeut la *Bildung*. Cette philologie est allemande aussi

8. Voir l'excellente thèse de R. Steven TURNER, *The Prussian Universities and the Research Imperative 1806-to 1848*, Princeton, Ph. D., 1972 et *Philosophies de l'université. L'idéalisme allemand et la question de l'université : textes de Schelling, Fichte, Schleiermacher, Humboldt et Hegel*, éd. L. FERRY et al., Paris, Payot, 1979, p. 270-271.

9. *Ibid.*, p. 271 ; Rudolf VIERHAUS, « Schleiermachers Stellung in der deutschen Bildungsgeschichte », in *Internationaler Schleiermacher Kongress 1984*, Berlin, 1985, I, p. 4-19.

10. A. Geigers *Nachgelassenen Schriften*, hg., Ludwig GEIGER, Breslau, 1885, t. V, p. 332. Voir aussi « Allgemeine Einleitung in die Wissenschaft des Judentums », *ibid.*, t. II, p. 33-242 et M. WIENER, « Abraham Geiger's Conception of the "Science of Judaism" », *Yivo Annual of Jewish Social Science*, 1956-1957, p. 142-162. Michael A. MEYER, « Jewish Religious Reform and Wissenschaft des Judentums », *LBIY*, 1971, p. 19-41.

11. *Philosophies de l'université*, op. cit. supra n. 8, p. 299. Wolfahrt UNTE, « Berliner klassische Philologen im 19. Jahrhundert », in Willmuth ARENHÖVEL, Christa SCHREIBER, Hg., *Berlin und die Antike*, Berlin, 1979, I (Aufsätze), p. 9-67.

par la terre où elle plonge ses racines, dont l'archéologie est fascinante à établir : la tradition de la *sola scriptura* — et l'explosion de l'orientalisme en terres piétistes ou calviniennes —, l'herméneutique protestante sécularisée — l'une des conquêtes de l'*Aufklärung* —, et plus généralement le retour à la Bible et à son texte<sup>12</sup>.

Le premier séminaire de philologie classique fut créé à Halle par Friedrich August Wolf<sup>13</sup> en 1787 ; d'autres suivirent rapidement à Berlin (1812), Giessen et Breslau (1813), Bonn (1819) et Greifswald (1822). Avec Wolf dont les *Prolegomena ad Homerum* sont une date fondatrice, puis avec August Bœckh<sup>14</sup>, on quitte une simple discipline d'établissement de textes pour entrer dans une science, dans la Science, l'*Altertumswissenschaft*, destinée à étudier une civilisation entière, l'histoire totale avant la lettre. La philologie acquiert alors une supériorité en amont et en aval du processus scientifique, propédeutique (les chaires d'histoire seront longtemps monopolisées par des médiévistes, philologues de renom) ou sœur jumelle de la philosophie au sens où Schleiermacher écrit à Brinkmann (14 décembre 1803) : « personne ne présente mieux la philologie dans son sens plus supérieur comme l'entend Schelling, que Friedrich Schlegel. » On ne saurait exagérer l'influence de Wolf et Boeckh sur Zunz et ses amis. Mentionnons aussi que Wolf et Schleiermacher furent membres de la *wissenschaftliche Deputation* installée par Humboldt — directeur de la section du culte et de l'enseignement supérieur au ministère de l'Intérieur entre le 17 décembre 1808 et le 23 juin 1810 — qui a mis en place la politique universitaire prussienne<sup>15</sup>. Rappelons enfin que, pour ces penseurs, cette élaboration ne pouvait se faire que dans une communauté linguistique donnée, allemande, tant pour la philosophie que pour le *Geist* d'une nation. La *WdJ* sera donc pensée, menée et écrite en allemand.

Le dernier paramètre à évoquer est l'utopie encyclopédique, avec

12. Voir la littérature in Yvon BELAVAL, Dominique BOUREL, dir., *Le Siècle des Lumières et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1986.

13. H. FLASHAR, « Die methodisch-hermeneutischen Ansätze von F. A. Wolf und F. Ast. Traditionelle und neue Begründungen », in Karlfried GRUNDER et al., Hg., *Philologie und Hermeneutik*, Göttingen, 1979, Bd I. Axel HORSTMANN, « Die klassische Philologie zwischen Humanismus und Historismus. F. A. Wolf und die Begründung der modernen Altertums-Wissenschaft », *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte*, 1978, p. 51-70.

14. Anthony GRAFTON, « Prolegomena to F. A. Wolf », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1981, p. 101-129. Litt. sur Boeckh in Bernd SCHNEIDER, *August Boeckh. Altertumsforscher, Universitätslehrer und Wissenschaftsorganisator im Berlin des 19. Jdts.*, Berlin, 1985 (Catalogue de l'exposition de la *Staatsbibliothek*, n<sup>o</sup> 26). Voir les classiques histoires de la philologie de J. E. Sandys, U. Wilamowitz Moellendorf et R. Pfeiffer ; C. DEVULDER, thèse citée *supra* n. 6, t. I, p. 145.

15. Ingrid LOHMANN, *Lehrplan und Allgemeinbildung in Preussen. Eine Fallstudie zur Lehrplanteorie F. E. D. Schleiermachers*, Frankfurt a. M./Bern, 1984 ; Bernfried SCHLE-RATH, Hg., *Wilhelm von Humboldt. Vortragszyklus zum 150. Todestag*, Berlin, 1986 et Paul R. SWEET, *Wilhelm von Humboldt. A Biography*, Columbus, O., 1978-1980.

toutefois des résultats bien réels : en effet, il n'est que de voir les bibliothèques de science du judaïsme depuis cent soixante ans, l'incroyable sophistication atteinte et les prodigieux résultats des efforts accomplis depuis la fondation de cette science, pendant longtemps sans institution solide et sur fond d'hostilité extra- et intracommunautaire. Ici encore, ce seront les philologues qui mèneront le combat afin de dépasser la simple accumulation de connaissances pour « montrer l'unité organisée dans la diversité des arts et des sciences ». Wolf prononcera à Halle des *Vorlesungen über die Enzyklopädie der Alterthumswissenschaften*<sup>16</sup> et Boeckh offrira un exposé encore plus systématique dans son *Enzyklopädie und Methodenlehre der philologischen Wissenschaften*<sup>17</sup>. Dès 1803, August Schlegel donne à Berlin un *privatissimum* sur « l'encyclopédie des sciences », mais c'est son frère Friedrich<sup>18</sup> qui tira explicitement ses conceptions encyclopédiques de la philologie, au point d'écrire dans un fragment « Philologie = Encyclopédie ». La lettre à Brinkmann déjà citée permet de comprendre la naissance d'une philosophie de la philologie (que l'on retrouvera chez Renan), d'où naît le projet encyclopédique visant à comprendre la totalité du domaine spirituel ; c'est ce qui le différencie du projet de Hegel, limité à l'encyclopédie des sciences philosophiques. Pour ce dernier, la philologie restait un agrégat de connaissances. On sait d'ailleurs que le concept de *Wissenschaft* chez Hegel subira des modifications sensibles entre 1817 et 1830<sup>19</sup>. Néanmoins le pathos d'une science en marche et sa théorie de l'histoire joueront un rôle important chez les savants juifs<sup>20</sup>.

Enfin, parallèlement à ces trois vecteurs, se trouve naturellement le refus de laisser la culture hébraïque et juive aux mains des seuls professeurs de théologie<sup>21</sup>. Fichte, qui oppose la « modeste » langue hébraïque à la « riche » langue grecque, regrette pourtant que la première soit laissée aux seuls théologiens. L'interprétation christologique de

16. Éd. S. M. STOCKMANN, Leipzig, 1831. Une édition critique est en préparation sous la direction de K. Gründer.

17. Éd. Ernst BRATUSCHECK, Leipzig, 1877 ; 1886<sup>2</sup>, par Rudolf KLUSMANN.

18. Ernst BEHLER, « Friedrich Schlegels Enzyklopädie der literarischen Wissenschaften im Unterschiede zu Hegels Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften », *Hegel Studien*, 1982, p. 169-202.

19. T. F. GUERAETZ, « Les trois lectures philosophiques de l'Encyclopédie ou la réalisation du concept de philosophie chez Hegel », *Hegel Studien*, 1975, p. 230-254.

20. On ne peut ici que signaler les différences existantes entre les protagonistes convoqués dans ce survol, entre Humboldt et Schleiermacher d'une part et entre Fichte et Schelling de l'autre. *Archivio* cité *supra* n. 1, p. 151, n. 23, *Philosophies de l'université*, *op. cit. supra* n. 8, p. 17.

21. On compte en Prusse en 1843 un clerc pour mille trois cent vingt-deux habitants ; entre 1830 et 1846 un quart des étudiants allemands étudie la théologie. En 1886, 10 % des étudiants prussiens sont juifs alors que ces derniers ne dépassent pas 1 % de la population. Voir R. S. TURNER, *op. cit. supra* n. 8, et I. SCHORSCH, *art. cit. supra* n. 6.

l'Ancien Testament, le dogme de l'hébraïsme comme « religion du malheur » ou le panbabylonisme d'une partie de l'exégèse du XIX<sup>e</sup> siècle, seront autant d'adversaires à la reconnaissance d'une véritable science juive autonome et d'une culture vivante. L'essor de la philologie classique et son néo-humanisme, les grandes éditions de Platon et d'Aristote, ou les énormes entreprises de *corpus, fontes* et autres « Bibliothèques » fonctionnaient selon l'axe Berlin-Rome-Athènes, où Jérusalem était absente. Wolf le dira clairement :

« Les Hébreux ne se sont jamais *ausgebildet* de telle façon qu'on puisse les tenir pour une nation savante et par-là, ils sont bien différents des Grecs et des Romains. Il va de soi que nous devons exclure les œuvres des peuples comme ceux que furent les Hébreux. Il en va d'abord ici des Grecs et des Romains »<sup>22</sup>.

La *Wissenschaft des Judentums* naît en 1818 à la parution de *Etwas über die rabbinische Literatur* publié par Léopold Zunz<sup>23</sup>. Un an plus tard il créa, avec l'un des élèves les plus doués de Hegel (et son éditeur) le *Verein für Cultur und Wissenschaft der Juden* auquel Heine se joindra en 1822. Le projet<sup>24</sup> de statut du *Verein* reliait l'état des juifs dans le monde actuel avec la nécessité d'une refonte de la culture. Le projet précise qu'il ne s'occupera que du « purement scientifique » et se divisera en un institut proprement scientifique, en archives et en établissement d'enseignement, avec, enfin, un journal. L'institut veut procéder *wissenschaftlich* et *gemeinsam* à une *Bearbeitung* de la totalité concernant les juifs et le judaïsme. L'un des membres du *Verein*, Immanuel Wohlwill, donnera une charte à cette *Wissenschaft* qui aura bien plus d'influence que l'éphémère *Verein* (1819-1824. Heine et Gans se convertiront en 1825 !). Il s'agit d'un article publié dans la *Zeitschrift für die Wissenschaft des Judentums*<sup>25</sup> intitulé crânement « Sur le concept d'une science du judaïsme », *Wissenschaft des Judentums* et non *vom Judentum*, choisi par Zunz dans un évident rapport à l'*Alterthumswissenschaft*. A vingt-trois ans, il dressait dans *Etwas* le catalogue des tâches futures pour

22. Wolf cité par Christard HOFFMANN, « Antiker Völkerhass und moderner Rassenhass : Heinemann an Wilamowitz », *Quaderni di Storia*, 1987, p. 15.

23. Berlin, 1818. Leon WISELTIER, « *Etwas über jüdische Historik*. Leopold Zunz and the Inception of Modern Jewish Historiography », *History and Theory*, 1981, p. 135-149, repris, avec moins de notes, dans M. BOLLACK, éd., *op. cit. supra* n. 4, p. 215-229.

24. *Entwurf von Statuten des Vereins für Cultur und Wissenschaft der Juden*, Berlin, 1822. Hanns Günther REISSNER, *Eduard Gans. Ein Leben im Vormärz*, Tübingen, 1965.

25. Par Immanuel WOHLWILL (I. Wolf) en 1822 (éd. 1823, p. 1-24). J. RAPHAEL, « Die Zeitschrift des Dr. Leopold Zunz », *Zeitschrift für Geschichte der Juden*, 1970, p. 31-36. On trouvera une version anglaise de ce texte in *LBIJ*, 1957, p. 194-204.

« notre science » comprenant « la totalité des écrits juifs ». Il en reconnaissait lui-même le caractère incommensurable et ajoutait que son essai n'était qu'un *Übersicht des Universalen*. L'unité historique du judaïsme apparaissait comme une totalité à poser en priorité. C'est naturellement sur la philologie que l'étudiant de Wolf et de Boeckh mettait l'accent. Ce texte ayant été déjà souvent analysé, nous présentons rapidement les grands axes de celui de Wohlwill où l'influence de Hegel apparaît plus nettement que chez Zunz.

« Lorsque l'on parle d'une *Science du judaïsme*, il est évident que le terme *judaïsme* est pris ici dans sa signification la plus large (*umfassendste*), comme quintessence (*Inbegriff*) de la totalité (*gesamt*) des conditions de vie, des particularités et des réalisations des juifs, sur le plan de la religion, de la philosophie, de l'histoire, du droit, de la littérature en général, de la vie civile et de toutes les affaires humaines : — mais non dans le sens limité dans lequel il signifie seulement la religion des juifs. »

Wohlwill montre ensuite comment le judaïsme s'est conservé depuis trois millénaires comme une totalité, qu'il est resté intact malgré toutes les modifications historiques et géographiques : « le *contenu spirituel, l'idée du judaïsme* » s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. Bref, « l'empire des juifs a disparu, mais non le judaïsme » puisque des millions d'êtres se réclament de cette idée. Ainsi, c'est le judaïsme dans sa pluralité de manifestation qu'il s'agit de traiter en objet de science. Celle-ci se décompose en deux parties générales : « 1) la connaissance du judaïsme dans sa *documentation historico-littéraire* ; 2) la *connaissance statistique* du judaïsme dans son rapport aux juifs d'aujourd'hui dans tous les pays de la terre. » Le judaïsme doit être considéré historiquement, philosophiquement (selon son essence et son concept). Mais avant ces deux présentations vient l'indispensable connaissance philologique :

- « 1) *La philologie du judaïsme* est la compréhension historico-herméneutico-critique de la totalité de la *littérature* des juifs [...];
- 2) *L'histoire du judaïsme* est la présentation systématique du judaïsme, comment il s'est développé dans le temps et formé dans toutes les directions. Ces directions sont particulièrement au nombre de trois : *religieuse, politique et littéraire* qui toutefois sont partout intriquées ensemble [...];
- 3) *La philosophie du judaïsme*. Celle-ci a pour objet le *concept* du judaïsme en et pour soi, qu'elle a à développer selon sa rationalité interne et à montrer dans sa vérité [...] L'essence de la science est universalité, infinité et c'est ici que repose justement l'éperon et le charme qu'elle a pour l'esprit humain, dont la noble nature exclut toute limitation, tout repos et tout arrêt. »

Bien plus qu'une discipline, ou la somme de disciplines, la *Wissenschaft* a ici une fonction rédemptrice. Elle sera l'outil privilégié de

rejuvenation du judaïsme et apparaît donc comme une réalité politique et spirituelle. Ainsi cette exigence de scientificité se lira dans les titres des revues *Wissenschaftliche Zeitschrift für jüdische Theologie* (1835-1847) d'Abraham Geiger, la *Jüdische Zeitschrift für Wissenschaft und Leben* (1862-1875), la faustienne *Monatsschrift für die Geschichte und die Wissenschaft des Judentums* (1851-1939). En 1872 s'élevait à Berlin une *Hochschule für die Wissenschaft des Judentums*, puis une « Société pour la promotion de la WdJ » (1902) et une « Académie pour la WdJ » entre 1918 et 1934, cette dernière avec un imposant programme de publication dont un *Grundriss der Gesamtwissenschaft des Judentums*.

Avant d'être un moyen de montrer sa respectabilité, son caractère *universitätsfähig*, la WdJ nourrissait un projet entièrement hérité de l'idéalisme allemand. La place nous manque pour évoquer la formidable secousse que provoqua l'apparition de cette science et de ses apôtres au sein de la communauté juive. Le judaïsme n'était plus seulement une loi, il était aussi une histoire, une politique, bref une culture. Au rabbin qui se bornait à l'exégèse, parfois subtile et hardie, allait rapidement s'opposer le savant, rompu aux disciplines profanes. On notera toutefois que la *Wissenschaft* recrutera ses bataillons dans tous les camps du judaïsme, des observants aux plus assimilés. Cette WdJ fut-elle un produit de l'assimilation comme on le pense souvent ? Quelle curieuse assimilation que de passer sa vie (et une carrière sans aucun espoir de débouchés) à étudier des textes de la tradition juive ! Fut-elle une relève scientifique du séculaire commandement d'étudier la *Tora* ? Ou bien pouvait-elle amener à l'égalité morale et sociale des juifs ? Si le judaïsme était une science, n'était-il pas l'égal d'Athènes et de Rome ?

Face à cet imposant cortège de journaux, d'institutions, face à ces nouvelles questions posées par cette tribu de savants nourris de Wolf puis de Wilamowitz, bref diplômés de l'université allemande, le paysage scientifique juif français<sup>26</sup> fait plutôt pâle figure ! A l'école rabbinique, transférée de Metz à Paris en 1859, le baccalauréat ne sera exigé qu'en 1856 (et même vraiment obligatoire qu'en 1928 !). Vingt ans tard, on imposera l'assiduité en Sorbonne, à l'E.P.H.E. ou au Collège de France. Dans les années quarante, certains élèves de l'école savent à peine lire ! On avait bien songé à installer l'école à Nancy — afin d'attirer des candidats allemands — mais comment éviter alors la perduration

26. David COHEN, *La Promotion des juifs en France à l'époque du Second Empire (1852-1870)*, Paris-Aix, 1980 ; Jean-Marc CHOURAQUI, « Le corps rabbinique en France et sa prédication. Problèmes et desseins (1808-1905) », *Histoire, Économie, Sociétés*, 1984, p. 293-320.



du judéo-allemand déjà trop présent à Metz. Un fort accent allemand avait déjà coûté à Meier Charleville la place de grand rabbin de Paris en 1843. Pas l'ombre d'une comparaison possible entre les deux personnels scientifiques. En France, ceux qui se destinent à l'université semblent préférer l'histoire des religions, la philologie classique. Joseph Halévy, Jules Oppert (qui vient de Hambourg) sont assyriologues, Germain Sée est professeur de médecine, Michel Bréal de grammaire comparée. C'est aussi que la *WdJ*, en tant que *Wissenschaft*, a déjà la double image contradictoire, philologie terne ou spéculation débridée. De plus, le rabbin devra tenir compte d'une culture rhétorique à laquelle le français est plus sensible.

Toutefois les trois cas que nous allons rapidement présenter montrent bien que la France pouvait être un sol fertile. Les savants juifs venus d'Allemagne y trouvèrent les moyens d'une élémentaire subsistance, puis des conditions pas toujours mauvaises de travail et souvent une reconnaissance dont on ne trouvera pas l'équivalent dans leur patrie d'origine.

Leopold Zunz (1794-1886) est donc le père fondateur de la *WdJ*. Il étudie à Berlin entre 1815 et 1819, notamment avec Wolf, Boeckh et Savigny<sup>27</sup>. Docteur de l'université de Halle (1821), traducteur de la Bible (1837), directeur du *Lehrerseminar*, il a initié un mouvement auquel il donne ses premières lettres de noblesse, le premier essai d'une biographie scientifique de Rachi et surtout la célèbre somme, *Die gottesdienstliche Vorträge der Juden* (1832). Ses rapports avec la France passent, comme dans les deux autres cas, par le pèlerinage aux manuscrits orientaux de Paris ; une lettre de Marcus<sup>28</sup> à Zunz (nov. 1838) nous révèle d'ailleurs le piètre état du catalogue des *hebraica*. En envoyant la *Zeitschrift für die Wissenschaft des Judentums*, il précise au destinataire, le grand orientaliste Silvestre de Sacy, ce vers quoi il tend :

« C'est le judaïsme, qui ayant fait et faisant encore partie de l'histoire, demande d'être rapporté enfin sur la base d'une science supérieure à un raisonnement vague et superficiel auquel l'Allemagne surtout semble être en proie sur ce sujet. Jusqu'ici cette partie de la science n'a été traitée

27. Une nouvelle biographie de Zunz reste un desideratum de la *Forschung*. Cf. Nathan GLATZER, Hg., *Leopold Zunz. Jude-Deutscher-Europäer*, Tübingen, 1964 ; M. A. MEYER, *The Origin of the Modern Jew. Jewish Identity and European Culture in Germany 1749-1824*, Detroit, 1967, 1984<sup>4</sup>. I. SCHORSCH, « From Wolfenbüttel to Wissenschaft. The Divergent Paths of Isaak Marcus Jost and Leopold Zunz », *LBYI*, 1977, p. 108-128.

28. Michel ESPAGNE, « Ludwig Marcus (1798-1843) », *Pardes*, 5, 1987, p. 130-140.

que par d'ignorants rabbins également étrangers à la culture occidentale et orientale, ou elle n'a eu pour but que les éclaircissements qu'on pouvait tirer d'elle pour la théologie chrétienne »<sup>29</sup>.

Silvestre de Sacy lui donne cette réponse symptomatique :

« La tâche que vous avez entreprise me paraît hérissée de beaucoup de difficultés : car il y a dans la littérature judaïque un vide de plusieurs siècles et les sources étrangères où il faut puiser pour remplir un vide fournissent peu de matériaux. Le sens dans lequel vous prenez le mot *Judaïsme*, permet, il est vrai, de se livrer à des théories philosophiques, et de remplacer les faits qui vous manquent par des spéculations, ou des systèmes fondés sur l'observation de la prudence naturelle du cœur et de l'esprit de l'homme dans les circonstances données [...] Et je dois ajouter que ce n'est guère qu'en Allemagne que l'on appréciera l'utilité et la difficulté du travail auquel vous vous consacrez » (7 octobre 1822)<sup>30</sup>.

De Sacy avait des doutes sur les résultats de

« ce que les théologiens protestants ont appelé la haute critique, et qui n'est qu'un tissu de paradoxes contraires à la divinité des écritures [...] Je crois comprendre par une expression de quelques-unes de vos lettres, que cette pseudo-critique s'est introduite dans l'université de Bonn. Malgré mes liaisons d'amitiés avec MM. Eichhorn, Paulus, etc., je ne puis comprendre que ce soient des théologiens qui aient fondé et propagé cette critique antichrétienne, et plus funeste peut-être que la fausse philosophie française, qui, du moins, ne déguisait pas sous des formes respectueuses ses attaques contre les livres saints »<sup>31</sup>.

Un peu plus tard, Samuel Cahen — dont il juge sévèrement certaines notes à la Bible (1831-1839) qui en restent « au plan rationaliste » — lui demande des articles en précisant « que cela soit plutôt quelque chose de littéraire que de pure érudition »<sup>32</sup>. Déjà trop érudit ou trop spéculatif!

Le second cas pourrait être un modèle de transferts culturels puisqu'il s'agit d'un juif allemand devenant professeur au Collège de France.

29. 9 mars 1822, *Archives de l'Institut de France*, ms. 2377, *Correspondance de S. de Sacy*, vol. III, Fol. 309<sup>v</sup>. Henry DEHÉRAIN, *Silvestre de Sacy. Ses contemporains et ses disciples*, Paris, 1938.

30. *Nachlass Zunz*, Jewish National and University Library, Jerusalem, G. 15, Fol. 29<sup>v</sup>.

31. Lettre du 29 août 1824 à un correspondant non encore identifié, SPK (Berlin, RFA) *Slg. Darmstaedter*, 2b 1810 (6).

32. 22 mai 1840, *Nachlass Zunz*. Zunz est mentionné comme collaborateur de *L'Univers israélite* (1844) et Cahen publiera un extrait des *Vorräge* au tome XVIII (1839), *Dibré Hayamime*, de sa Bible.

Salomon Munk<sup>33</sup> naît en 1803 en Silésie, étudie à Bonn et à Berlin, et sans espoir de travail en Allemagne, arrive à Paris en 1828 pour être bibliothécaire, place qu'on lui avait refusée à Berlin. Parmi ses titres de gloire, l'identification du philosophe Avicébron auteur du *Fons vitae* avec Ibn Gabirol, poète juif du XI<sup>e</sup> siècle. Puis ce fut l'édition et la traduction du *Guide des égarés* de Maimonide (1856-1866). Sa *Palestine : description géographique, historique et archéologique* (Paris, 1856) était, avec d'autres, à l'index<sup>34</sup>. Il sera élu le 3 décembre 1858 à l'Institut de France. Maury raconte

« qu'il y avait bien quelques membres qui, tout en reconnaissant le profond savoir de cet orientaliste qui a été l'un des plus savants hébraïsants de son siècle, se plaignaient de ce qu'on admit trop d'étrangers à l'Institut. M. Munk était un juif natif d'Allemagne et l'Académie des inscriptions comptait déjà deux Allemands MM. Hase et Mohl. Ces objections ne prévalurent pas contre les titres incontestables d'un homme devenu français et que l'illustre Silvestre de Sacy compta parmi ses meilleurs élèves ».

Trois ans plus tard, un plus grand destin l'attendait encore. Ernest Renan fut révoqué du Collège de France le 26 février 1862 (après sa première leçon du 23) et nous possédons le témoignage du ministre Victor Duruy<sup>35</sup> sur la suite des événements ; notons que Renan ne le tenait pas en très haute estime : « C'est un homme honnête et libéral. Mais il a tous les petits préjugés, toutes les idées étroites des universitaires. Je n'attends de lui de bons résultats que pour l'instruction primaire »<sup>36</sup>. Il nous relate la nomination comme suit :

« Je laissais quelque temps la chaire vacante. Le clergé pour compléter sa victoire présenta un candidat, le professeur d'hébreu à la faculté de théologie de la Sorbonne. C'était un brave homme, parfaitement inoffensif,

33. David Cohen, que nous suivons, a utilisé la source inépuisable que sont les papiers Maury de l'Institut et le dossier Munk du Collège de France. Voir aussi Moïse SCHWAB, *Salomon Munk*, Paris, 1900. Rappelons que sa *Bibliographie d'Aristote* (1896, rééd. New York, 1967) avait obtenu le prix Brunet de l'Académie des inscriptions en 1882.

34. Claude SAVART, *Les Catholiques en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, 1985, p. 286-288.

35. Jean ROHR, *Victor Duruy, ministre de Napoléon III. Essai sur la politique de l'instruction publique au temps de l'Empire libéral*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1967. Victor DURUY, *Notes et souvenirs*, Paris, 1902, t. I, p. 371-380. Les deux Allemands dont il est question plus haut sont Karl Benedikt Hase — venu à pied de Iéna à Paris en 1801 — et Jules de Mohl. Cf. P. PETITMENGIN, *art. cit. supra* n. 4.

36. E. Renan à T. Mommsen, *Nachlass Mommsen*, Deutsche Staatsbibliothek, Berlin, RDA, lettre du 23 octobre 1863.

mais qui eût été un peu dépassé dans cette grande maison du Collège de France ; j'avais une revanche à prendre : je nommais un juif, M. Munk, le premier de nos hébraïsants, qui avait récemment montré sa science dans une histoire de la politique publiée par M. Didot. »

Victor Cousin écrivit à l'heureux élu :

« Je m'honore d'avoir pris l'initiative de votre nomination à la chaire de langue et de littérature hébraïques au Collège de France. Si j'étais plus jeune, je me ferais votre disciple, car je suis bien curieux de mieux connaître votre grande philosophie, surtout votre philosophie hétérodoxe, à laquelle, d'après les courtes notices que vous en avez fournies, je suis convaincu que Spinoza doit beaucoup en bien et en mal »<sup>37</sup>.

La satisfaction fut grande chez les savants juifs restés en Allemagne :

« La nomination de Munk au Collège de France a une signification plus importante que celle d'un autre professeur de confession juive dans ce premier corps d'enseignement en France. Elle est l'expression d'une complète transformation historique considérable »<sup>38</sup>.

En effet, cette chaire était un domaine réservé. Renan était certes peu orthodoxe mais restait un chrétien. Or la science juive devait se libérer de la dogmatique chrétienne dont l'une des composantes était l'antijudaïsme. « Ce n'est pas à la science pure qu'on a fait par là une concession significative, mais, en un certain sens, au judaïsme. » Toutefois Abraham Geiger ne manquait pas de souligner le caractère rhétorique d'une « telle exhibition, dans une France qui les adore ». Leopold Löw se félicitait des conditions de travail offertes par la France et voyait dans l'alliance entre Munk et Rothschild une solution idéale<sup>39</sup>. Le plus piquant est de constater que durant la même période Renan fut élu à la succession d'Étienne Quatremère comme membre correspondant de l'Académie de Berlin. La proposition du 11 avril 1859 signale d'ailleurs qu'il aurait dû lui succéder au Collège de France mais qu'« à Paris, on lui a préféré un savant allemand inconnu, mais zélé bonapartiste »<sup>40</sup>. Après la mort de Munk (1867), il s'en fallut de peu qu'un

37. 3 janvier 1864. Cf. aussi Michaël WERNER, Michel ESPAGNE, « Les correspondants allemands de Victor Cousin », *Hegel Studien*, 1986, p. 65-85.

38. Abraham GEIGER, *Jüdische Zeitschrift für Wissenschaft und Leben*, 1867, p. 1-16.

39. Voir ses diverses remarques dans *Gesammelte Schriften*, hg., Immanuel Löw, Szegedin, 1889-1900, Hildesheim, 1979.

40. Christa KIRSTEN, Hg., *Die Altertumswissenschaften an der Berliner Akademie. Wahlvorschläge zur Aufnahme von Mitgliedern von F. A. Wolf bis zu G. Rodenwaldt (1799-1932)*, Berlin, 1985, p. 83-84.

autre juif allemand ne fut élu à sa succession, Joseph Derenbourg<sup>41</sup> ! Napoléon III ne pouvait pas nommer deux juifs de suite et les cléricaux préférèrent en fin de compte Renan, qui réintégra sa chaire, à un juif allemand ! Certes, moins compétent que Munk (qu'il avait pillé dans son *Averroès*) et Derenbourg, il avait néanmoins « transformé la lourde érudition de Strauss [auteur d'une *Vie de Jésus*] en une charmante pastorale » (Duruy).

En 1880 se créa la Société des études juives à Paris avec sa prestigieuse *Revue des études juives* qui donnait enfin à la France un organe pour la *Wissenschaft*. Mentionnons aussi un périodique consacré à la science juive *Ha-Hoker* (après 1891) dont les quatre premiers numéros furent publiés à Paris. C'est donc une France terre d'asile qui offrira à la *Wissenschaft des Judentums* non seulement un lieu de travail mais encore une reconnaissance scientifique internationale, ainsi que le montre le dernier exemple.

Moritz Steinschneider (1816-1907) fut élève de *Yeschivot* puis de diverses universités européennes, Prague, Vienne, Leipzig et, naturellement, Berlin<sup>42</sup>. La bibliographie de celui que Harnack comparait à Dydime en raison de sa prolixité ne comporte pas moins de mille quatre cents entrées. On lui doit les catalogues des *hebraica* des bibliothèques d'Oxford, Leyde, Munich, Hambourg et Berlin. Il remporta deux fois le prix de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut. Et ce, après Sedan, à une époque où la science sert aussi à faire la guerre ! La première fois ce fut le prix du budget en 1885 dont le sujet était : « Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au Moyen Age d'ouvrages de philosophie et de science grecques, arabes, ou même latines. » Le « mémoire » compte mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf pages manuscrites en français. Il parut en trois cents exemplaires en allemand à Berlin (1893) sous le titre, aujourd'hui célèbre, *Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher*. Outre la difficulté inhérente au propos, cela n'allait pas de soi ; en effet, en 1880, Isidore Loeb lui avouait que la traduction de *Jewish Literature from the Eighth to the Eighteenth Century* serait difficile à assurer car « pour des lecteurs français qui ne sont pas du tout initiés dans ce sujet, le livre [lui] semblait quelque peu sec et algébrique »<sup>43</sup>. Cette traduction ne vit pas le jour, pas plus

41. Derenbourg fut élu à l'Académie des inscriptions en 1871. On créa pour lui en 1877 à l'E.P.H.E. la chaire de langues hébraïque et rabbinique.

42. Voir notre présentation de l'introduction française du mémoire sur les traductions hébraïques dans *Pardes*, 5, 1987, p. 115-128.

43. Salo BARON, « Moritz Steinschneider's Contributions to Jewish Historiography », in *Alexander Marx Jubilee Volume*, New York, 1950, p. 147. Ce texte était la traduction anglaise (Londres, 1857) d'un article du *Ersch-Gruber*, vol. XXVII, p. 357-471.

que l'édition de l'opus français. En 1887, il remportait le prix Brunet qui demandait de

« relever sur le grand catalogue de la bibliographie arabe intitulé Fihrist, toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits ».

En séance publique le 18 novembre 1887, Michel Bréal annonçait :

« Le prix a été décerné à un savant bien connu dans les lettres orientales, M. le D<sup>r</sup> Moritz Steinschneider, de Berlin, qui a traité la question avec une entière connaissance de la bibliographie arabe et hébraïque, avec une connaissance moins complète, mais suffisante encore, de la partie grecque de son sujet »<sup>44</sup>.

Rappelons que Michel Bréal, juif allemand, reçu au concours de l'E.N.S. en 1852, ne fut pas convoqué à l'oral. Il fallut l'intervention du ministre Fould pour réparer cette criante et désolante injustice. Élève et traducteur de Bopp, il enseigna la grammaire comparée au Collège de France et joua un rôle de premier plan dans le développement de la linguistique indo-européenne en France<sup>45</sup>.

Il faut tout d'abord remarquer que la reconnaissance dont Munk et Steinschneider (et quelques autres) furent l'objet ne venait pas de l'université française mais d'institutions qui, quoique satellites, n'en étaient pas moins en concurrence avec elle, l'Institut et le Collège de France. Pichon, le latiniste d'Henry IV, évoquera encore en 1913 la « laborieuse subtilité germanique [...] que notre Académie des inscriptions et belles-lettres encourage volontiers »<sup>46</sup>. Ensuite la « dérive idéaliste », que de Sacy soupçonne chez Zunz, est un préjugé commun au siècle; on le retrouve, ce n'est qu'un exemple, chez Émile Burnouf faisant crédit à la France de « l'avantage de la prudence dans les interprétations »<sup>47</sup>.

Entre la *Wissenschaft des Judentums* et la science juive française, la

44. Académie des inscriptions et belles-lettres, *Comptes rendus... 1887*, Paris, 1888, p. 183-184, 505-506. Les deux mémoires se trouvent dans les archives de l'Institut. Nous remercions M<sup>me</sup> Lafitte-Larnaudie pour son aide constante ainsi que P.-F. Moreau de son amicale érudition.

45. J. BOLLACK, *art. cit. supra* n. 4. Il arriva aussi cette année-là, la même mésaventure au calviniste Georges Perrot.

46. *Ibid.*, p. 483.

47. Charles Olivier CARBONELL, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français (1865-1885)*, Toulouse, Privat, 1976, p. 570. Le chapitre « Le défi allemand », p. 495-583, montre bien combien l'admiration comprend aussi la compétition.

greffe n'a pas pris. Non seulement en raison des très grandes différences entre les systèmes d'enseignements<sup>48</sup>, de transmission du savoir et de *Forschungspolitik*, mais surtout en raison de la demande sociale. Le judaïsme français, s'assimilant sans difficulté dans un pays en voie de laïcisation, ne ressemble nullement au judaïsme allemand, en perpétuel état de légitime défense. Dans un pays qui construit au XIX<sup>e</sup> siècle son identité nationale en grande partie sur le mythe de la *Bildung* et de la *Wissenschaft*, c'est sur ce terrain que se situait la possibilité d'une communauté et d'un partage.

Munk avait hissé la France à la hauteur de la *Wissenschaft des Judentums* qui n'aura pas d'héritière dans ce pays, même si les savants allemands ne négligeront jamais la *Revue des études juives*, jusqu'à l'édition de Saadia des Derenbourg. En ce qui concerne la science juive, le positivisme de la science des religions dans la France de la III<sup>e</sup> République s'approche par bien des aspects de son modèle allemand. Mais il lui manque la formidable puissance de production du savoir que fut l'université allemande et surtout son projet spéculatif d'une totalité rationnelle au service du judaïsme comme idée qui s'incarne et se déploie dans une histoire.

Il ne faudrait toutefois pas croire que ce dogme de la *Wissenschaft* fut unique et pur. Au contraire, la tension entre ses deux traditions, la philosophie idéaliste et le néo-humanisme académique, ne fut jamais résolue. Mais la *Wissenschaft* avait, outre une signification historique et technique, une dimension émotive qu'elle conservera bien après le déclin de la pensée idéaliste. La victoire de 1813, c'était déjà la *Wissenschaft*. En 1917, Victor Bérard rédigea d'ailleurs *Un Mensonge de la science allemande. Les Prolegomènes à Homère de Fr. A. Wolf*. La *Wissenschaft* était prussienne. La *Wissenschaft des Judentums* restera allemande ; pour Hermann Cohen, « l'esprit historique de la période postkantienne a atteint ici aussi sa prépondérance et a promu particulièrement l'histoire des juifs et de la littérature juive par la *Wissenschaft des Judentums* »<sup>49</sup>. Elle est aussi un acte au complexe dossier de la « symbiose » judéo-allemande. Dans un pays qui affirmait tenir ses valeurs de la *Bildung*, la *Wissenschaft* restait le meilleur moyen d'accultu

48. R. S. TURNER, *op. cit. supra* n. 8. Ulrich HERRMANN, Hg., *Schule und Gesellschaft im 19. Jahrhundert*, Weinheim/Basel, 1977. Maurice JACOB, « Étude comparative des systèmes universitaires et place des études classiques au XIX<sup>e</sup> siècle en Allemagne, en Belgique et en France », *Philologie, op. cit. supra* n. 4, II, p. 108-153. W. WEBER, *Priester der Klio. Historisch-sozialwissenschaftliche Studien zur Herkunft und Karriere deutscher Historiker und zur Geschichte der Geschichtswissenschaft (1800-1970)*, Francfort/Bern, 1984.

49. *Religion der Vernunft*, 1919, Wiesbaden, 1978, p. 417.

ration. L'avenir allait montrer que ni l'une ni l'autre ne pourraient empêcher la catastrophe<sup>50</sup>.

Dominique BOUREL,  
*C.N.R.S.*

---

50. Cette recherche comparative sur les orientalistes allemands et français fut entreprise avec l'appui de la Fondation A. von Humboldt.